Récit

« Etre jeune entre 1939 et 1945 »

Robert MULOT

Souvenir

Septembre 1939 : Déclaration de la Guerre.
A cette période j'étais âgé de 15 ans et je commençai mon apprentissage en boulangerie. J'étais l'aîné d'une fratrie de 5 enfants. Nous habitions un petit village nommé La Queue lez Yvelines situé à 5 km de Montfort l'Amaury et sur la ligne SNCF de Dreux / Paris Montparnasse.

En Juin 1940 : Exode suivie d'une longue période sombre : l'occupation.
Un couvre-feu avait été mis en place de 22h à 6h du matin.
En tant qu'ouvrier boulanger j'ai dû faire le nécessaire auprès de la « Kommandantur » pour obtenir un laissez-passer « Ausweiss» qui me permettrait alors de circuler pendant le couvre-feu.
Je me souviens avoir eu de la rancœur lorsque j'ai vu la Croix gammée apposée sur ma photo. Il faut dire qu'à cette époque, nous avions l'esprit patriote et que nous étions fiers d'être Français et c'est pourquoi nous maudissons l'occupant.

1941 : Rationnement sur tout.
A la boulangerie le manque de farine se faisait ressentir et de ce fait je ne travaillais plus que 5 à 6h par jour. L'après-midi j'allais donc travailler avec mon père qui était jardinier.
Nous écoutions la radio de Londres en cachette qui nous incitait à saboter le plus possible le matériel de l'occupant. Parfois avec mon frère Bernard qui avait 2 ans de moins que moi, nous allions ramasser des tracts lancés par les avions Anglais et nous les mettions dans les boîtes aux lettres.

1942 : Suite à certains évènements survenus sur le secteur, il s'en est suivi une modification d'horaires du couvre-feu. Mon laissez-passer n'était plus valable et je me suis fait arrêter. J'ai passé une nuit dans une pièce au sous-sol du quartier général de mon village.
Novembre 1942 : Je reçois une convocation pour accomplir le Service Civil Rural.
Je me suis retrouvé au milieu de miliciens qui voulaient nous faire chanter « Maréchal, nous voilà ». Ne voulant pas chanter j'ai été affecté dans une ferme pour effectuer divers travaux très physiques avec comme nourriture des pommes de terre, des poireaux et du lard, midi et soir. A ce régime-là, au bout de deux mois j'ai attrapé une jaunisse ce qui m'a permis d'être réformé.

Début 1943 : Je reprends mon travail d'ouvrier boulanger. Mon jour de repos, je le passais chez mes grands parents qui habitaient près de Dreux, j'y allais à vélo. Ils avaient une ferme et j'en profitais pour ramener de la nourriture pour ma famille. Un mauvais jour j'ai fini par me faire prendre par Allemands en revenant. Ils m'ont emmené à la Felkommandantur de Saint Cloud. Lorsqu'ils m'ont fouillé ils ont découvert un tract anglais dans ma poche (j'en avais un autre dans ma chaussette, qu'ils n'ont pas trouvé, heureusement !) Cela m'a valu une bonne correction et j'ai perdu connaissance. Grâce à des gens bien placés que mon père connaissait en faisant leurs jardins, j'ai pu être libéré assez rapidement.

Le 21 Mars 1944 : Mon employeur reçoit une convocation me concernant pour passer une visite médicale à Etampes dès le lendemain.
Le 22 mars, jour de mes vingt ans, j'arrive sur place, un médecin avec un fort accès allemand m'examine et me dit que j'avais beaucoup de chance car j'allais faire un voyage en Allemagne entièrement gratuit ! Il me donne une convocation pour le 25 à 10h destination : Hanovre-Brunswrick.
Ma décision était prise je ne partirai pas. Pourtant il le fallait par crainte de représailles auprès de ma famille.

Je suis donc allé au rendez-vous fixé. Après m'être fait enregistré gare de l'Est au bureau prévu, je me suis sauvé.
De retour vers chez moi, j'ai pris la précaution de descendre une gare avant pour éviter une délation, car une prime de 5000 FR était donnée aux « Bons Français » pour dénoncer des personnes comme moi.
Je me suis alors caché chez mes grands-parents près de Dreux. Mais au bout d'un certain temps, je me sentais espionné par des « voisins » lorsque j'étais au jardin. Pour éviter des ennuis à ma famille, j'ai dû partir rapidement.
C'est toujours à vélo que je pris la direction de Montfort car je connaissais quelqu'un qui pouvait m'aider en cas de soucis.
Muni de faux papiers (je m'appelais Robert Delabruyère) c'est ainsi que je suis arrivé à la boulangerie de Neauphle à 10 kms de Montfort environ.
Mon employeur était un trafiquant en tout genre : j'y faisais du pain le jour et la nuit j'ai du faire office de boucher car une ferme était toute proche. Il se passait diverses choses ; marché noir, réception de parachutages d'armes, ... des camionnettes allaient et venaient pour transporter ce trafic vers des groupes de Résistants. Mon patron fournissait aussi bien les Résistants que les Allemands.
Ma patronne était une femme très gentille et m'appréciait. Elle craignait pour moi avec tout ce va et vient. Elle prit la décision de me faire refaire de nouveaux papiers, une fausse carte de travail et de m'envoyer chez un ami boulanger en Isère qui me fera passer au maquis. Dès le lendemain je reçu mes nouveaux papiers au nom de Robert Manuit (nom de jeune-fille de ma mère). Mon départ était fixé le 11 avril. Mon frère Bernard m'a rendu visite le jour de mon départ et m'a expliqué que notre arrière grand-mère était enterrée de la veille. Il y avait des types de la Gestapo qui espéraient sans doute m'y trouver. Deux avis de recherche me concernant ont été envoyés à la Mairie et à la Gendarmerie de mon village.
J'ai expliqué à mon frère que je partais vers une destination inconnue, personne de ma famille n'a su que je partais dans l'Isère.

Pendant le parcours, j'ai été contrôlé par un employé de la SNCF qui était accompagné d'un soldat boche, qui, lui, m'a demandé mes papiers. Il m'a bien regardé, sans doute pour s'assurer que c'était bien moi qui était sur la photo. Mais tout s'est bien passé. Arrivé à Lyon, changement de quai, pour prendre un train omnibus qui allait à Grenoble. Mon vélo avait bien changé de train, c'est ce qui m'importait le plus. Le trajet était interminable, car ce tacot s'arrêtait à toutes les gares. Enfin me voilà arrivé à Voreppe. Il faisait un sale temps, pluie et brouillard. Il devait être 5 heures de l'après midi. J'ai cherché l'hôtel du « Bon accueil » que m'avait indiqué Mr Mazier. Quand je me suis présenté venant de sa part, la patronne m'a fait rentrer dans la cuisine et m'a servi un bon bouillon chaud. J'ai couché dans une chambre très propre, mais je me souviens avoir mal dormi. Trop d'événements me passaient dans la tête. Après avoir pris un bon bol de café au lait, me voilà parti en direction de Jarrie La patronne de l'hôtel n'a pas voulu que je paie et m'a souhaité bonne chance. Elle devait avoir l'habitude d'héberger des gars comme moi. Cela me faisait faire une trentaine de kilomètres pour atteindre Jarrie et je devais passer à St Martin d'Hères, pour éviter Grenoble où il y avait beaucoup d'Allemands. Je suis arrivé à Jarrie sans avoir rencontré un Allemand. Là, je devais prendre un petit train qui allait à Bourg d'Oisans. Il s'appelait le petit train des neiges Il était composé d'une motrice au fuel, de deux vieux wagons en bois et d'un fourgon pour les bagages, qui était plein de colis et de skis. Mon vélo a été entassé là-dedans. Je devais descendre à Rochetaillée. C'était la gare la plus proche d'Allemont où je devais me rendre chez le boulanger. Ce train s'arrêtait à toutes les gares et, à la gare de Vizille, il est monté une dizaine de boches, avec des gendarmes Allemands qui ont contrôlé les papiers de tous les voyageurs. Je n'étais pas tranquille, car ils étaient pointilleux et demandaient à tous les

voyageurs pourquoi ils prenaient ce train. Ils m'ont fait ouvrir ma musette et ont tout vidé. Je devais avoir un drôle d'air, car ils n'arrêtaient pas de me dévisager.
Enfin, ils sont descendus et j'ai dû faire « ouf », mais c'est la première fois que j'avais eu aussi peur. Enfin, le train est reparti, mais pas bien loin, car au Péage de Vizille, nouvel arrêt et nouveau contrôle, mais cette fois, il n'y avait que deux boches qui se sont contentés de regarder les cartes d'identité. Le train est reparti pour Séchilienne, où il est resté longtemps arrêté. Les gens disaient que la voie devait être coupée un peu plus loin. Enfin, nous repartons, mais pas pour longtemps car quelques kilomètres plus loin nouvel arrêt. Cette fois, on nous annonce que la voie a été détruite et que le train ne pouvait plus aller plus loin. J'ai repris mon vélo et me voilà reparti. Il faisait un temps affreux, brouillard et pluie et en plus il faisait sombre. Pour comble, voilà ma roue avant qui crève. J'ai eu un coup de cafard et j'en ai pleuré. Je me demandais bien ce que j'étais venu faire dans cette galère ! J'ai fait un bout de chemin à pied, jusqu'à un pays qui s'appelle Les Clavaux . C'était lugubre, car il y avait des usines en bas qui répandaient une fumée noire, et pas un chat dans la rue. Enfin, je vois un café qui était ouvert. J'y entre en demandant s'il y avait un mécanicien pour réparer ma roue. Le patron me dit qu'il n'y a pas de garage dans le coin, et que pour ce genre de réparation il fallait aller à Bourg d'Oisans, à environ 20 kilomètres. Dans ce café, il y avait un homme qui consommait au comptoir et qui me demande où j'allais. Je lui explique que je dois prendre mon travail chez le boulanger d'Allemont. Cet homme était le chauffeur d'un camion laitier. Il me dit :
– « Mets ton vélo sur le camion, et je t'emmène jusqu'à Rochetaillée, il ne te restera que 2 kilomètres à faire à pied. J'étais bien content de l'aubaine. En cours de route, il m'a expliqué que dans tout le coin, il y avait des résistants qui faisaient sauter les voies de la ligne de chemin de fer, ou qui coupaient les routes, et que les Allemands ne se risquaient pas souvent à passer par là. Il ne se doutait pas que je venais grossir les rangs de ces gars–là !Me voilà arrivé, enfin à Rochetaillée. La nuit commençait à tomber et il faisait toujours aussi mauvais temps. Tout en poussant mon vélo, j'arrive auprès de quelques maisons, et là, je demande si je suis loin d'Allemont.
– « Vous avez encore 2 km, et il faudra monter la côte.
– « Je vais à la boulangerie Ducarroux !
– « Mais ça n'est pas à Allemont, il n'y a pas de boulangerie. Le boulanger se trouve à la Fonderie d'Allemont, à trois cents mètres à droite, mais il s'appelle Mr Belmain.
Je n'y comprenait plus rien, car sur ma carte de travail, il était mentionné : boulangerie Ducarroux à Allemont.
J'arrive à cette petite boutique et je rentre. Un dame d'une cinquantaine d'années arrive et me dit tout de suite :
– « Est-ce que vous venez de la part de Mr Mazier ».
– – C'est exact! mais j'ai eu du mal à arriver ».
– « On vous attendait ce matin, on avait peur qu'il vous soit arrivé des ennuis ».
C'était bien la boulangerie Ducarroux, mais Mr Belmain en était le gérant, et la Fonderie était une commune d'Allemont. Le patron était un homme très grand aux cheveux blancs, qui était très sympathique. J'ai rentré mon vélo dans un bâtiment dans la cour et je me souviens avoir bien dîné.
– « Vous allez coucher dans la chambre d'amis et reposez–vous bien, car certainement que demain, les gars qui sont la haut viendrons vous chercher. Je dois avouer que depuis mon arrivée dans l'Isère, je n'avais pas vu la montagne, tellement le temps était mauvais et les nuages très bas.
Et le lendemain matin, quatre hommes qui portaient un brassard tricolore, se sont présentés à la boulangerie. Ils ont mis des pains de 4 livres dans des sacs de jute, et ont demandé au boulanger de leur donner le courrier. Il était sûrement un agent de renseignements.

– « Vous emmenez aussi ce garçon là, c'est un parisien », leur dit-il.
Après m'avoir souhaité bonne chance, me voilà parti avec les 4 gars. Je commençais seulement à réaliser que je me trouvais au maquis.
Nous avons grimpé à travers bois, et j'avais du mal à les suivre.
– « Tu aurais dû mettre des chaussures de marche, car avec tes chaussures basses, tu n'y arriveras pas ! Et on grimpait toujours, ne nous arrêtant que pour traverser des chemins. L'un d'eux était devant et, s'étant assuré qu'il n'y avait personne, nous faisait signe de le suivre. Les seules armes qu'ils avaient étaient des revolvers. Puis nous arrivâmes dans un petit hameau composé de quelques chalets, qui s'appelait l'Enversin. Ces chalets, au nombre de quatre ou cinq étaient occupés par des gars du maquis.
J'ai été présenté a un « chef » qui n'était pas commode, il m'a demandé si je venais pour parader avec mes chaussures basses.
– « J'ai bien envie de te renvoyer d'où tu viens, ici il n'y a pas de chaussures à te fournir, je vais en parlerau colonel ».
Au bout d'un moment, il est revenu avec ce fameux colonel, qui m'a demandé ce que je venais faire ici. Après lui avoir raconté mon aventure. il m'a dit de rester ici d'attendre qu'on me donne des ordres.
Il y avait bien une douzaine d'hommes, tous avec des brassards, mais personne ne faisait attention à moi. Je suis resté un bon moment assis sur un banc dans une pièce vide. Enfin, un gars est venu et m'a apporté des bandes molletières.
– « Tu te serreras bien les chevilles, sinon tu te feras une entorse, mais tu vas rester avec moi et nous irons chercher du bois mort pour le cuistot. Ne t'inquiètes pas, car personne en dehors de moi ne t'adressera la parole. Tu es mis en observation pendant plusieurs jours. Cela a été la même chose pour moi ! ».
Il y avait deux mois qu'il était arrivé et il venait de Lyon, mais il était venu avec des chaussures de montagne. Il y avait de la neige partout et il ne faisait pas chaud. Pendant deux ou trois jours, nous allions chercher du bois mort aux alentours. Puis on m'a apporté des grosses chaussures. C'était des godillots en cuir de l'armée qui étaient trop grands pour moi. J'étais obligé de mettre des chiffons à l'intérieur. Enfin on m'a annoncé que nous allions quitter l'Enversin, pour la Villette, à quelques centaines de mètres plus haut. Le temps était toujours très bas, nous étions dans les nuages, ce qui fait que je n'avais pas encore vu la montagne, et pourtant j'y étais !
Arrivés à la Villette, les gars ont commencé à me parler. Ils m'ont expliqué que j'étais dans un groupe de francs-tireurs et que le grand chef était un nommé Perrin qui était le curé du village de Vaujany, à coté, et que son nom de guerre était « Paradis ». Notre groupe avait très peu d'armes, 3 ou 4 fusils de chasse, 1 mitraillette et des grenades, tout cela pour une douzaine d'hommes.
Puis le « colonel » m'a appelé pour me dire que le groupe allait partir en reconnaissance.
– « Ici, on ne voit que rarement des Allemands et des Italiens, mais on ne cherche pas le combat. Notre but est d'essayer d'attaquer les camions isolés qui souvent, transportent du ravitaillement. Nous allons partir demain matin de bonne heure, pour grimper par le col du Sabot, c'est un exercice de marche ».
Nous voilà partis en file indienne. Je n'avais qu'une canne comme arme ! et nous avons marché longtemps. Mes pieds me faisaient souffrir, car le cuir du dessus était dur comme du fer et, comme ces sales godasses étaient trop grandes cela m'a fait des ampoules sur les doigts de pied. Quand nous faisions une pause, je les faisais tremper dans l'eau des ruisseaux, dans l'espoir de les assouplir. Mais rien n'y faisait. J'ai tout de même fait l'ascension de ce col, puis redescendu, mais je n'en pouvais plus. J'avais les pieds en sang. C'est une femme du village qui m'a fait des pansements et j'ai été exempt de marche pendant plusieurs jours.

On m'a envoyé dans une petite ferme du village de la Villette, où je charriais de la paille pour les vaches et je balayais la cour. Tout cela pour m'occuper en attendant que mes pieds guérissent. Je mangeais à la ferme chez Mr et Mme Barneoud et j'étais bien soigné. Puis le fameux colonel est venu me voir avec le chef « Paradis », le curé, qui d'ailleurs n'était pas habillé en curé. Ils m'ont apporté une paire de chaussures en cuir souple qui m'allaient comme un gant. Je couchais dans un grand chalet et nous étions plusieurs à y dormir. Ce chalet appartenait à une société qui s'appelait « Jeunesse et montagne », et qui ne servait plus, car personne ne venait faire du ski depuis longtemps, à cause de l'insécurité qui régnait dans le coin. Après être retourné faire de la marche, je commençais à mieux marcher, lorsque une alerte est donnée ! Une trentaine de boches sont signalés dans le secteur de la Villette. Nous voilà partis avec les armes que nous avions ; revolvers et fusils de chasse. On m'a donné une ceinture spéciale où j'ai accroché deux grenades. Arrivés tout prêt de la grande cascade de la Fare, les boches sont signalés. Tout le monde s'est caché et on a pu voir qu'ils étaient solidement armés de fusils mitrailleurs. Pas la peine de s'y frotter : nous nous sommes cachés derrière le rideau de la cascade qui faisait un bruit d'enfer, car elle s'écrasait une centaine de mètre plus bas dans des gorges sauvages. Nous étions dans une cavité et trempés jusqu'aux os. Au bout d'un moment on a pu sortir. Les boches ne nous avaient pas vus.
Quand nous sommes revenus, Paradis nous a tous réunis à Vaujany pour nous annoncer que le maquis de l'Oisans était divisé en 5 secteurs et que lui était désigné pour commander le secteur n°5 qui comprenait Bourg-d'Oisans et ses environs. Le secteur n°1 était commandé par le capitaine Lanvin et comprenait depuis Vizille jusqu'au col d'Ornon toute la vallée de l'eau Dolle et la vallée de la Romanche. Le secteur n°2 était commandé par un curé qui est devenu l'Abbé Pierre et comprenait tout le massif de la Chartreuse. J'ai eu l'occasion de le voir à plusieurs reprises, quand il rendait visite à l'Etat Major du capitaine Lanvin, il n'est devenu célèbre qu'après la Libération.
Pour en revenir à cette réunion avec Paradis, il a demandé quels seraient ceux qui voulaient le suivre. Sur la douzaine que nous étions, la moitié se sont portés volontaires, dont deux camarades que j'estimais bien, Léon Basset et Jacquemin. Moi, je suis resté avec les jeunes de mon âge et nous avons attendu l'arrivée de Lanvin. Il est arrivé à bord d'un petit camion, avec quelques sous officiers Tout de suite, il nous a mis au courant de ce qu'il attendait de nous.
– « Je commande un maquis militaire de l'armée secrète et vous serez traités comme des militaires, avec la discipline qui s'impose. Vous allez être sous les ordres d'Officiers et de sous-officiers. Nous ne sommes pas ici pour faire du tourisme et j'attends de vous le maximum. Notre but est de provoquer l'ennemi, afin de lui saper le moral. Nous l'attaquerons toutes les fois que nous pourrons et nous décrocherons dès que les ordres seront donnés. N'oubliez pas que vous êtes tous des volontaires !
Maintenant, en route, montez dans le camion et nous allons nous diriger sur le Rivier d'Allemont !
Arrivés là, il y avait plusieurs dizaines de gars, et l'entraînement à commencé. Tir simulé à la grenade, position debout pour tirer, position couchée, etc...
C'était l'entraînement et l'instruction intensifs. Nous étions le 15 mai et la neige commençait sérieusement à fondre. Nous couchions dans des granges et la population nous donnait de la nourriture. Le plus dur, c'était de ne pas avoir de nouvelles de la famille. Il était interdit d'écrire, car les lettres étaient passées à la censure par les Allemands et nous aurions risqué de faire fusiller nos familles. Il y avait beaucoup de gars qui habitaient dans les villages de la vallée de la Romanche. Il leur arrivait de faire un tour dans leur famille avec l'autorisation des gradés.

On m'a remis un brassard tricolore, car j'étais le seul à ne pas en avoir touché, cette fois j'étais officiellement un maquisard. J'éprouvais une certaine fierté, car , à l'époque, les jeunes avaient un certain sens du devoir et la France représentait quelque chose de sacré.
Puis vint une alerte. Un convoi ennemi avait été signalé par les guetteurs. Nous voilà partis à une dizaine sous les ordres d'un Lieutenant. On nous avait distribué à chacun une mitraillette Sten, quelques chargeurs et deux grenades chacun. Nous nous sommes dirigés vers le col du Glandon. Une route non goudronnée reliait Briançon à la Vallée de l'eau Dolle, et c'est par là que devaient passer les camions. Nous nous sommes cachés dans les rochers, et nous apercevions la route en face. Tout à coup, nous avons entendu un bruit de moteur. On nous avait dit de ne pas tirer avant d'en avoir l'ordre. Un camion bâché descendait doucement la côte, puis deux, puis trois et quatre, l'ordre était de tirer à trois sur chaque camion.
Soudain, ordre de faire feu ! Cela fait un bruit d'enfer dans la montagne. Pour moi, c'était la première fois que je tirais sur l'ennemi. J'étais un peu tremblant. Le convoi a stoppé et les boches ont descendus de leurs camions et ont riposté avec acharnement. On entendait les balles siffler et s'écraser sur les rochers tout autour de nous. Tout à coup un camion s'est mis à flamber. Un autre a voulu faire demi-tour, mais a raté sa manoeuvre et est allé s'écraser dans le ravin. Puis les boches ont abandonné les deux autres camions et se sont sauvés vers le col d'Ornon. Une deuxième section de maquisard est montée pour venir en renfort nous épauler, mais tout était fini. Les camions contenaient des habits et du ravitaillement. Il y a eu plusieurs boches tués et deux blessés, que nous avons redescendus jusqu'au Rivier d'Allemont. Ils ont été soignés par la population et gardés prisonniers.
Tout ce que contenaient les camions a été redescendu, ainsi que les armes récupérées. Le lieutenant nous a félicités pour nous être très bien comportés. Puis le capitaine Lanvin est venu nous voir sur une vieille moto, pour nous dire que nous redescendions dans la vallée. Deux camions sont venus, c'étaient des camions jaunes avec des ridelles et qui étaient marqués sur les portières « Entreprise SARTA ou SERTA de Grenoble. Nous voilà embarqués jusqu'à un petit hameau qui s'appelait « Les Roberts ». Il y avait 4 ou 5 maisons. Le capitaine Lanvin avait établi son Quartier général dans l'une des maisons. Il y avait un grand pré dans lequel on nous a fait faire des exercices ; course à pied, ramper sur l'herbe, puis démonter et remonter des mitraillettes. Il y avait avec nous deux Sénégalais qui s'appelaient Moussa et Amamadou. Ils étaient bien braves et au bout de quelques jours que nous avions passés en manoeuvre, ils s'étaient pris d'amitié avec moi. Dans le groupe nous étions plusieurs à se prénommer Robert. Pour éviter une confusion, on m'appelait Bobby, puisque c'était le nom qu'avait choisi ma marraine de guerre.
Il y avait beaucoup de gars qui étaient malheureux de ne pas avoir de tabac, car il n'y avait que du tabac belge de temps en temps. Nous n'avons touché qu'une seule fois des cigarettes. C'est là que j'ai commencé à fumer , mais deux ou trois cigarettes par jour, et j'en donnais aux nègres qui, eux ne fumaient pas, mais le mangeaient en le chiquant.
J'ai été chargé d'aller chercher de l'eau dans des seaux à la fontaine pour que tout le monde puisse se désaltérer au moment des pauses. J'avais remarqué une veste accrochée sur un pieu de la clôture et la poche était entrouverte laissant voir un paquet de tabac entamé. Au retour, je me suis arrêté et j'ai subtilisé le paquet de tabac. J'ai été le donner aux nègres qui l'ont mangé immédiatement. Ils étaient heureux et n'arrêtaient pas de me dire merci. Seulement, voilà, quelqu'un m'avait vu et a été avertir le sous officier à qui appartenait la veste. J'ai été emmené devant le capitaine Lanvin, qui m'a dit :
– « Ici, il n'y a pas de voleurs, on les fusille sans jugement, allez mettez le au trou !! ».
Et deux gars m'ont enfermé dans une vieille grange, fermée à clé. Le soir, je n'avais pas eu à manger. Le lendemain matin de très bonne heure, j'ai entendu quelqu'un qui disait tout bas :
– « Bobby, approches de la porte ! ».

Il y avait un grand jour sous cette porte et j'ai vu une boîte à conserves que l'on poussait avec un morceau de pain.
J'avais remarqué que c'était une main noire qui poussait la boîte. C'était les nègres qui m'ont donné leur café dans cette boîte. Je me souviens que cela m'a fait du bien car j'avais le ventre vide depuis la veille.
Puis, dans la matinée, un gars est venu ouvrir la porte.
– « Allez, viens avec nous, nous partons en reconnaissance ».
J'étais soulagé car je me demandais bien ce qui allait m'arriver.
Nous sommes partis à 6 sous les ordres d'un adjudant, pour un petit hameau qui s'appelait l'Ile Falcon à côté de Séchilienne. Nous sommes descendus dans une petite camionnette jusqu'à peut être deux kilomètres. Et nous nous sommes dirigés à pied jusqu'à proximité de ce petit hameau. Une auto blindée allemande avait été signalée dans ce hameau, par les guetteurs. Nous avions chacun une mitraillette et deux grenades, nous devions nous cacher pour essayer de voir qu'elle était l'importance des troupes ennemies, stationnées dans ce bled, composé de 4 ou 5 chalets. Nous étions blottis dans les fourrés et nous apercevions très bien la chenillette et une sentinelle qui faisait les cents pas, mais impossible de dénombrer combien il y avait de soldats. On les entendait bien causer mais un petit bouquet d'arbres les masquaient. Nous avions ordre de ne pas tirer.
L'un d'entre nous a proposé à l'adjudant de s'aventurer un peu plus prêt, mais il lui a interdit de bouger. Il n'y avait qu'a attendre. Tout à coup, nous avons entendu la sentinelle crier « halte ! ».. C'était notre copain qui avait désobéit et s'était approché trop prêt. Tout de suite, une dizaine d'Allemands l'ont entouré. On les a entendus dire : « terroriste, caput ! ».
Il l'ont collé le long du parapet de la rivière, et il leur a crié :
– « Je ne suis pas un terroriste, mais un soldat de De Gaulle. Vive la France ! ».
Et un salve de fusils–mitrailleurs l'a fait basculer dans la Romanche qui était un véritable torrent à cette époque de l'année où la neige fondait.
L'adjudant nous a fait signe de faire demi tour et nous nous sommes enfoncés dans un petit chemin creux.
Plusieurs salves ont été tirées par les boches, mais nettement plus haut que nous nous trouvions. Enfin, nous sommes arrivés jusqu'à la camionnette qui nous attendait, et nous a ramenés aux Roberts.
Le capitaine Lanvin a sérieusement sermonné l'adjudant en lui reprochant de ne pas avoir d'autorité sur ses hommes.
La dessus, Lanvin a donné l'ordre à tout le monde de se rassembler et deux camions sont venus nous chercher pour nous emmener à Allemont où Lanvin devait établir son nouveau Quartier Général. Il y avait avec lui plusieurs Officiers et plusieurs jeunes femmes qui tapaient les ordres qui étaient transmis aux groupes qui étaient stationnés dans différents points du secteur n° 1.
Lorsque nous sommes revenus de l'Ile Falcon, nous avons emprunté la route nationale et traversé plusieurs villages avant d'arriver aux Roberts et, dans chaque village traversé, il y avait des grandes affiches jaunes qui avaient été placardées depuis peu. Ces affiches disaient « Tous les groupements de résistance qui se trouvent dans la vallée de la Romanche sont des groupements de francs–tireurs. En conséquence, ils doivent être abattus pendant le combat. Les prisonniers doivent être fusillés ! ». Et c'était signé Colonel Knetinger – Chef d'état major de la 15ème Division Alpine allemande.
Nous étions prévenus !
Le capitaine Lanvin a tout de suite fait envoyer à ce colonel allemand, dont le Quartier Général se trouvait à Grenoble, un message, qui lui précisait que ses hommes étaient des soldats de l'armée Française et que les prisonniers devaient être respectés selon les

conventions de Genève. S'il fusillait un seul Français, tous les Allemands prisonniers par nos groupes seront également fusillés.
Lorsque nous sommes arrivés à Allemont, j'ai demandé à aller voir le boulanger chez lequel j'étais arrivé. Il m'a très bien reçu, mais quand je lui ai demandé si mon vélo était toujours là, il m'a dit que des gars étaient venus le chercher pour le maquis. Je n'ai jamais su qui avait pu le prendre. J'ai eu un peu de regret, car j'aimais bien mon vélo. C'était mon oncle et ma tante de Chérisy qui me l'avait payé pour mon certificat d'études. J'en avais soin. Il était bleu avec un dérailleur Simplex à trois vitesses et des pneus demi-ballon. Enfin il a peut être été utile quelque part. De temps en temps, on nous donnait des informations sur l'évolution de la guerre et nous étions heureux de savoir que l'armée allemande reculait en Russie. On se demandait souvent si nous n'étions pas là pour plusieurs mois ou plusieurs années. De temps en temps, il arrivait quelques volontaires qui voulaient se joindre à nous pour combattre. Mais le problème des armes devenait urgent car le capitaine Lanvin ne cessait de demander, par le truchement des agents de liaison, que les autorités de la Résistance qui se trouvaient à Grenoble, nous fasse parachuter par la R.A.F., des armes sur la plaine de Séchilienne. Mais un soir, nous écoutions la radio de Londres, dans une salle ou nous étions réunis, à Allemont, quand au moment de l'émission des messages personnels, nous avons entendu celui que nous attendions : « Le boudin est cuit trois fois ». C'était celui qui nous annonçait le parachutage tant demandé, et c'était pour la nuit. Branle-bas général, nous voilà tous embarqués pour Séchilienne. Arrivés au lieu présumé du parachutage, plusieurs d'entre nous ont été placés à différents endroits avec des lampes à acétylène qu'ils n'avaient ordre d'allumer que quand les avions étaient entendus. Nous avons attendu jusqu'à 3 heures du matin. Enfin un bruit d'avion. Il n'y en avait qu'un seul et c'était un petit zinc.
Il a tourné plusieurs fois au dessus des feux allumés et il a lâché 3 containers au bout de 3 parachutes, puis il est parti. Nous avons couru pour les récupérer et je me souviens que l'un d'eux est tombé sur une porcherie et les cochons se sont mis à gueuler, ce qui a eu pour but de réveiller une partie du village. Après avoir embarqué les colis, nous voilà repartis à Allemont. Le capitaine Lanvin était d'une humeur massacrante, car il comptait sur un envoi bien plus important. Il y avait une cinquantaine de mitraillettes avec leurs chargeurs, et une centaine de grenades, que nous ne pouvions pas utiliser car elles n'avaient pas de goupilles.
Mais le jour suivant, un groupe qui se trouvait à proximité de Vizille, avait attaqué un camion de la milice et s'était emparé du chargement qui contenait des caisses d'armes avec leurs munitions et , notamment des pistolets-mitrailleurs allemands de marque Moser. C'était des armes très efficaces et assez légères, et qui étaient beaucoup moins dangereuses que les mitraillettes Stern, qui, souvent partaient toutes seules.
Les miliciens qui étaient des Français qui s'étaient mis au service des boches pour chasser les maquisards, étaient, bien souvent, plus cruels qu'eux. Ils avaient été recrutés parmi les scouts et certains fils de riches familles partisantes du régime de Vichy. Ils avaient établi leur école de formation au château d'Uriage, une grosse forteresse construite au milieu de la forêt, juste au-dessus du village qui était une station de cure.
Nous avons eu ordre de monter en camion jusqu'à Uriage en vue d'attaquer les miliciens. Après avoir été répartis par petits groupes dispersés, plusieurs d'entre nous sont montés auprès du château. Des bûcherons avaient coupé du bois et fait des tas de branchages de place en place. Nos copains ont attaché des ficelles après ces branchages et les ont déroulées sur une vingtaine de mètres. La nuit tombée nous avons tiré quelques rafales en direction du château. Tout de suite l'alerte a été donnée et les miliciens ont tiré dans notre direction par les meurtrières du château, mais nous étions bien abrités et nous ne risquions rien. De temps en temps, il suffisait de tirer sur les ficelles, pour que le bruit des branchages leur fasse déclencher des tirs nourris. Ils ont dépensé beaucoup de munitions mais ils ne voyaient rien malgré les projecteurs qu'ils avaient allumés.

Nous sommes rentrés dans la nuit avec le camion, et nous étions satisfaits d'avoir semé la panique parmi ces traîtres.
Depuis quelques jours, il arrivait beaucoup de nouveaux et, notamment un chirurgien de l'hôpital de Grenoble, le Dr Tissot, avec plusieurs médecins internes qui étaient recherchés par la Gestapo. Le maquis s'organisait et nous étions divisés en plusieurs groupes répartis en différents endroits du massif de l'Oisans et aux abords du Vercors. Il y avait toute une section d'indo-chinois qui faisaient partie de l'armée d'armistice qui avaient, eux aussi pris le maquis. Nous sommes montés cantonner à Vaujany et nous avons été divisés par sections, c'est à dire par groupe de 40. Nous couchions dans des granges ou des bergeries et nous n'avions pas beaucoup à manger. Les habitants de Vaujany nous donnaient bien un mouton de temps en temps, mais à nous tous, ça ne durait pas longtemps. Nous avons été dans l'obligation de partir par petits groupes de cinq ou six, pour aller dans des fermes isolées, demander de la nourriture, soit des pommes de terre ou du fromage, de la viande, etc... et quand les cultivateurs ne voulaient pas nous étions obligés de nous faire menaçants avec nos mitraillettes. Alors là, nous obtenions du ravitaillement, mais jamais nous n'avons brutalisé quelqu'un. En échange, nous leur donnions un bon de réquisition signé du capitaine Lanvin pour qu'ils se fassent rembourser plus tard. A la libération, tout le monde a été indemnisé. C'est sans doute pour ça que nous avons été bien considérés plus tard ! Le 5 juin, dans la soirée, nous écoutions la radio de Londres, et au moment des messages personnels, nous avons entendu le fameux message les sanglots longs des violons...!! Ce fut une explosion de joie parmi nous tous. Car ce message signifiait que le débarquement tant attendu des Alliés, était pour les prochaînes heures. On nous avait prévenu que ce serait ce message qui serait diffusé pour ce grand événement !
Le lendemain on savait que les Américains avaient mis le pied sur le sol Français en Normandie. Tout de suite il est arrivé beaucoup de jeunes qui venaient de Grenoble et des environs pour prendre le maquis, des jeunes gens de l'école normale d'instituteurs de Grenoble et aussi quelques médecins. Nous avons été organisés en cinq groupes mobiles comprenant 4 sections chacun et il y avait aussi 6 sections de réserve. Un hôpital a été mis sur pied à Huez, avec le Dr Tissot comme responsable. Un aumônerie catholique et israélite a été créée. Il y avait aussi des femmes pour la partie administrative et aussi des infirmières. J'ai été affecté dans une section commandée par le lieutenant Perrier qui été dénommée section n°2 du groupe mobile n°3. C'était toujours le problème des armes et beaucoup de gars n'étaient pas équipés. Et les consignes étaient d'attaquer les convois allemands afin de s'emparer de leurs armes. Un ordre est arrivé pour que la section n° 2 monte au col du Sabot avec armes et bagages. Nous avons reçu chacun une couverture qui était roulée dans notre dos et nous avons été dotés de trois ânes qui portaient notre matériel. Nous voilà à 35 hommes, marchant en file indienne et les 3 ânes qui fermaient la marche. Arrivés en haut du col, il ne faisait pas chaud car nous étions à 2000 mètres.
Nous avons ensuite gagné le défilé de Maupas. C'était des gorges profondes, avec des précipices impressionnants Tout à coup nous avons entendu un grand fracas. C'était deux ballots que portait un âne qui s'étaient détachés et qui sont tombés dans le précipice. Le malheur, c'est que ces ballots contenaient notre ravitaillement. Impossible de les récupérer. Tout le monde avait faim et plus rien à manger. Le soir, nous avons bivouaqué enroulés dans nos couvertures. Le lendemain matin, le cuistot est allé avec plusieurs hommes chercher des orties qu'il a fait bouillir dans les marmites. Et nous avons mangé cette verdure qui avait le goût d'épinards mais sans sel, car il était avec notre ravitaillement. Enfin l'ordre de départ est donné pour se diriger sur le Rivier d'Allemont et, dans la matinée nous avons été attaqués par un détachement allemand qui se trouvait à notre hauteur, mais de l'autre côté des gorges. Cette attaque a surpris tout le monde, et, malheureusement deux de nos camarades ont été tués. Nous avons riposté et l'échange de coups de feu a duré au moins deux heures. Puis les

Allemands sont partis en direction de St Jean de Maurienne. Nous sommes redescendus vers le Rivier, les corps de nos deux copains on été chargés sur les ânes. Nous marchions en file indienne et le soir arrivait. Le copain qui me suivait me dit :
– « Tu es blessé ? »
Je lui ai répondu par la négative.
– « Si, tu as du sang qui goutte de ton bras. Lorsque j'ai voulu regarder, ma mitraillette était collée à ma main par le sang qui séchait. L'ordre de stopper la colonne a été donné et l'adjudant est venu regarder. Mais je n'avais rien de grave en apparence, le sang coulait par un petit trou dans le poignet droit et un pansement a été mis. Lorsque nous sommes arrivés au Rivier d'Allemont, j'ai été à l'infirmerie, et un docteur a regardé mon poignet. C'était un éclat de rocher qui m'avait traversé le poignet de part en part.
L'infirmière, une nommée Mado, a été chargée de nettoyer la plaie, mais le docteur a sorti une tige d'acier munie à son extrémité, d'une petite toile imbibée d'éther. Il a plié une serviette en trois ou quatre et m'a dit de la serrer bien fort avec les dents. Pendant ce temps il m'a introduit la tige dans le poignet et l'a fait traverser. J'ai cru qu'on me coupait le bras. L'infirmière m'a dit que c'était le seul moyen de désinfecter la plaie. Un bon pansement a été fait et je ne sentais presque plus rien.
J'ai revu cette infirmière 38 ans après, lors d'une cérémonie et elle m'a reconnu. Elle est aujourd'hui, décédée.
Quelques jours après, nous sommes retournés à Vaujany.
Un jour, un camarade de notre section nommé Bouvier, est tombé malade. Le docteur a diagnostiqué une péritonite. Il fallait qu'il soit opéré le plus vite possible, et le transporter jusqu'à l'hôpital d'Huez, tenu par le Dr Tissot et son équipe. Le camionnette des Postes qui était montée à Vaujany a été réquisitionnée et j'ai été désigné avec 3 autres copains pour le convoyer jusqu'à Villard-Reculas. Ensuite nous l'avons transporté sur un civière jusqu'à mi-chemin de Huez, à travers des chemins muletiers. Ensuite quatre forts gaillards sont venus au devant de nous et ont pris le relais. Ces garçons étaient des Américains dont l'avion avait été abattu du côté de Briançon et qui avaient été dirigés sur le Maquis de l'Oisans. Il étaient onze et étaient utilisés à l'hôpital du maquis pour transporter les malades et les blessés.
Ensuite, j'ai participé, avec ma section, à plusieurs opérations contre des patrouilles ennemies. On nous avait donné des clous à 3 pointes, qui, quand on les jetait par terre, présentaient toujours une pointe en l'air. Notre mission était de semer ces clous à certains points donnés, et d'attendre, cachés dans des fourrés que des motards ou des voitures allemandes arrivent. L'effet était immédiat. Dès qu'il mettaient pied à terre, l'ordre de tirer était donné. Bien sûr, la riposte ne se faisait pas attendre de leur côté et l'engagement durait parfois des heures. Souvent l'ennemi partait en abandonnant un camion auquel il mettai le feu, mais il nous arrivait souvent de récupérer de la nourriture ou du matériel.
Il nous est arrivé, une fois, d'avoir été envoyés patrouiller à 5 ou 6, du côté d'un village qui s'appelait Oz en Oisans. Ce patelin était situé à environ 1500 mètres d'altitude et avait l'avantage d'offrir un vue formidable sur toute la vallée de la Romanche, ce qui nous permettrait de voir arriver de loin les convois allemands. Pour parvenir jusque là-haut, nous empruntions des petites routes qui étaient plutôt des chemins. Depuis plusieurs jours, un chien noir nous suivait partout. C'était une brave bête qui n'était pas méchante, et qu'on avait appelée « Adolf ».
Pour arriver jusqu'à Oz, une petite ferme avec quelques vaches se trouvait sur notre chemin. Nous nous y sommes arrêtés et avons demandé à la fermière si elle n'avait pas quelques fromages à nous fournir.
– « Oh je n'en ai pas un seul, mes vaches ne me donnent presque plus de lait, mais si vous avez soif, entrez boire un peu de frenette ».
Le chien est entré avec nous et s'est glissé sous le lit.

– « Chassez votre sale bête de là, il va me salir partout ! ».
Mais le chien est sorti avec un fromage dans la gueule.
En regardant sous le lit, il y avait une caisse pleine de fromages et plusieurs mottes de beurre. La grand–mère n'était pas contente, mais nous lui avons réquisitionné la moitié de ses fromages et son beurre. Le chef de patrouille lui a remis un bon signé du capitaine Lanvin, pour qu'elle se fasse rembourser à la fin de la guerre.
Le dimanche, quand nous n'étions pas en patrouille, le curé de Livet, l'abbé Beja, venait avec une petite valise pour dire la messe en pleine air. N'y assistait que celui qui voulait. Mais rares étaient ceux qui ne venaient pas. Le matin, toujours lorsque l'on n'était pas en patrouille, il y avait le lever des couleurs. Le drapeau était tout de suite redescendu pour ne pas se faire voir.
Le 14 juillet 1944 toutes les sections qui se trouvaient dans le secteur, ont été convoquées à Livet pour défiler devant le monument aux morts. Une grande partie des habitants de la vallée était là. Naturellement des guetteurs avaient été installés un peu partout, aux alentours afin de donner l'alerte pour faire disperser tout le monde. Après cette cérémonie nous sommes retournés à Vaujany. Le capitaine Lanvin nous a tous convoqués pour nous annoncer que toutes les sections auront un sous officier pour nous commander. Je me suis donc retrouvé affecté à la section Marceau commandée par un nommé Greiner Louis, adjudant chef dont le nom de guerre était Marceau. C'était un brave type qui n'était pas méchant du tout. Il était d'origine Lorraine. Notre section faisait partie du Groupe mobile n°3 qui, lui, était commandé par le lieutenant Porte. Une section était composée d'environ 35 à 40 hommes, et un groupe mobile comprenait quatre sections, soit environ 150 hommes. Nous étions, maintenant, une véritable armée puisqu'il y avait en tout, 6 groupes mobiles soit environ 900 hommes sans compter le service de santé et les unités de réserve, ce qui devait faire en totalité 1200 hommes répartis en différents points du massif de l'Oisans. Ma section a donc été affectée au Pont de l'Infernet, dans la vallée de la Romanche. Nous étions cantonnés dans la forêt à flan de montagne, dans une maison forestière.
Il y avait avec moi de bons copains, et notamment un nommé Nicolas Abramoff, avec qui je m'entendais à merveille. Il avait mon âge et ses parents, des réfugiés Russes de 1917, habitaient à Livet, qui se trouvait juste à côté d'où nous étions cantonnés. Toutes les fois qu'il était autorisé, il allait voir ses parents et m'emmenait de temps en temps avec lui. Il y avait au moins la moitié des gars qui étaient des habitants des villages de la vallée. Il y avait aussi un nommé Bouchet qui était le beau frère de mon copain et c'était aussi le cuistot de la section. Il y avait aussi deux gendarmes de Vizille qui avaient pris le maquis, qui s'appelaient Walger et Coudret. Puis encore beaucoup de copains dont j'ai oublié les noms. La maison forestière étant éloignée d'environ 300 mètres de la route, il fallait monter la garde toutes les heures au Pont de l'Infernet, un peu plus bas.
Quand c'était mon tour, j'essayais d'écouter et de voir si des boches arrivaient. Avec la rivière « La Romanche » qui passait sous le pont cela faisait un bruit d'enfer, car cette rivière était en réalité un torrent avec un débit important. J'avais toujours l'impression d'entendre le bruit des chenillettes des auto–blindées boches. J'étais content quand un copain venait me relever.
Il y avait souvent des agents de reconnaissance qui faisait la navette entre Grenoble et le quartier général du capitaine Lanvin, car dans cette ville était établi clandestinement le centre d'espionnage du maquis de l'Oisans et où siégeaient les personnalités des Forces Françaises de l'Intérieur de l'Isère. Beaucoup d'ordres venaient de là.
Un jour, nous apprenons que l'un de ces agents avait été arrêté à Champ sur Drac par les miliciens et torturé à mort sur la place du marché. Il avait été retrouvé avec la langue clouée sur une table. Très en colère le capitaine Lanvin, ordonne d'aller chercher 17 prisonniers de la milice qui se trouvaient dans les grottes de Rioupéroux. Quelques heures avant, la section

Marceau à été convoquée à Rochetaillée. Nous avons été chargés de creuser une fosse de 5 ou 6 mètres de long, sur une profondeur d'un mètre. Puis, un vieux car tout rouillé a été mis à notre disposition pour aller chercher les miliciens. Nous ne savions rien, mais nous avions un doute sur le sort qui allait leur être réservé. Nous sommes partis à 15 et arrivés sur place, les miliciens étaient déjà attachés les mains dans le dos. Quand ils sont montés dans le car, ils nous insultaient et nous crachaient à la figure en nous traitant de tous les noms que l'on puisse imaginer. Arrivés à Rochetaillée, c'est une autre section qui les a pris en charge. Puis nous sommes repartis au Pont de l'Infernet, bien contents de ne pas faire partie du peloton d'exécution. C'étaient quand même des français, mais c'étaient surtout des salopards.
Arrivés à notre campement, on nous a distribué des bérets sur lesquels les filles qui travaillaient à l'usine de confection de Livet avaient brodé un V avec une croix de Lorraine et une tête de mort. Puis l'adjudant Marceau nous a donné de mauvaises nouvelles du maquis du Vercors. Le général Allemand Pflaum venait d'être envoyé avec sa 157ème Division Alpine composée 10000 hommes qui étaient des SS. et des Mongols, avec mission d'écraser les maquisards sans pitié. C'était le 22 Juillet 1944.
Et **le 24 Juillet**, soit en 48 heures, le maquis du Vercors est tombé. Il était composé d'environ 4000 maquisards et commandé par de braves garçons mais qui n'avaient aucune tactique de guerre. Les Allemands ont envoyé une partie de ces gens à Grenoble où ils ont été emprisonnés et l'autre partie a été massacrée sur place.
– « Plus que jamais, nous a dit Marceau, notre devise est « la Liberté ou la Mort ». Attention, les boches vont maintenant s'organiser pour nous attaquer à notre tour !! Soyons vigilants ».
Et maintenant, c'était toujours le problème des armes qui se posait. Nous avions bien tous, soit une mitraillette ou un pistolet mitrailleur, mais quand une arme s'enrayait, il n'y en avait pas pour les remplacer.
Plusieurs combattants du Vercors, qui avaient échappé au massacre étaient arrivés chez nous et nous avaient indiqué que les caches d'armes existaient encore dans le Vercors et que les boches ne les avaient pas trouvées. Ces caches se trouvaient à St Andéol à quelques kilomètres de La Chapelle en Vercors. Le capitaine Lanvin a décidé qu'il fallait y aller, tout en restant prudents.
Deux camionnettes ont été mises à la disposition de l'adjudant Marceau. Il fallait 5 hommes par véhicule dont deux du maquis du Vercors pour nous indiquer la route.
Et là, je crois que j'ai eu la peur de ma vie, car j'ai été désigné avec mon copain Abramoff pour faire partie de cette expédition. Avant de partir, on nous a demandé de retirer nos brassards et le docteur nous a distribué à chacun une petite pastille blanche, avec mission de l'avaler si nous étions pris . C'était du cyanure que chaque agent de liaison avait toujours sur lui. La mort était instantanée et les souffrances des interrogatoires étaient évitées !!!
Nous voilà partis en passant par St Barthélemy et le lac de Laffrey, par une route très dangereuse au dessus des précipices. Il faut dire que les chauffeurs étaient très adroits.
Puis nous avons toutes les petites routes en passant par Notre Dame de Vaulx, Sinard ensuite, il fallut avancer avec prudence pour traverser la Route Nationale 75 qui nous avait été signalée comme très dangereuse, à cause d'une forte circulation de troupes ennemies. Ensuite c'étaient des petites routes jusqu'à St Andeol. On voyait des nuages de fumés qui montaient dans ciel, un peu partout. Nous nous sommes arrêtés devant une bergerie. C'était là que se trouvaient les caisses d'armes. Nous n'avons pas mis longtemps à les charger, car il nous tardait de repartir. Il n'y avait pas un bruit. Quelques vaches qui meuglaient, seulement. Puis en faisant demi–tour, nous sommes passés devant une petite ferme. Elle avait été en partie brûlée et de la fumée montaient encore. Nous nous sommes arrêtés et là, ce que vu avons vu, dépasse en horreur ce que l'on peut imaginer. Les gens, probablement les propriétaires, étaient tous, hommes et femmes égorgés, une enfant était pendue à une porte. Les chiens n'avaient pas échappé au massacre. Je crois que là, un sentiment de haine est monté et nous

avons tous dit que jamais plus nous ne pourrons voir un Allemand sans se rappeler cette scène. Remontés dans les camions, nous n'avions qu'une hâte, c'était de partir de cet endroit. Pour retraverser le RN 75, même scénario, qu'à l'aller, grande prudence pour ce passage difficile. Nous avons vu un camion qui arrivait au loin et nous avons traversé pour s'arrêter à l'abri des sapins et prendre position de tir pour le cas où ils nous auraient repérés. Mais heureusement, le camion est passé sans s'arrêter.
Nous avons repris notre route sans musarder, et nous sommes arrivés en fin d'après midi au Pont de l'Infernet où nous attendait Lanvin et son état-major. Je crois qu'il nous a complimentés, mais nous étions trop traumatisés par ce que nous avions vu, pour réaliser.
Après avoir récupéré ses pastilles, le docteur nous fait parvenir deux bouteilles de bon vin et nous a fait avaler une drogue pour nous détendre. Il y avait une cascade pas très loin et nous sommes allés faire notre toilette, rasage et douche. Les informations que nous avions, nous étaient données par des gars qui descendaient chez eux dans la vallée. Nous savions que les Alliés commençaient à avancer en Normandie et qu'un deuxième débarquement n'était pas à exclure. Le bruit courrait de plus en plus que nous allions être attaqués très prochainement par la 157ème division alpine ennemie, qui venait d'anéantir le Vercors.
Nous étions tous décidés à ne pas faire de cadeaux à ces barbares. Les SS. qui composaient cette division avaient été spécialement entraînés pour exterminer les maquisards et c'étaient tous des brutes de nature. Quant aux Mongols et aux Ukrainiens qui étaient avec eux, c'étaient des Russes qu'ils avaient enrôlés avec eux et qui étaient tous des types de 1 m 80 à 2m avec les yeux bridés et un tout petit front fuyant. Ils avaient l'air de gorilles. C'étaient des bêtes humaines qui tuaient sans pitié et violaient femmes et enfants.
Un détachement de ces bandits venait d'être signalé à St Barthélémy de Séchilienne. La section Marceau a été désignée pour aller les attaquer. Nous sommes montés à pied depuis Séchilienne. Malheureusement, nous n'avons pas pu les surprendre et c'est eux qui nous ont mitraillé, tuant un de nos camarade, un nommé Mocelin Guérino, qui souvent le soir, nous chantait des sérénades italiennes.
Nous nous sommes dispersés derrière les quelques vieilles maisons du lieu-dit La Barrière, et la fusillade a commencé. Nous avions une mitrailleuse à notre disposition, et elle a beaucoup servi ce jour-là. La bataille faisait un bruit énorme, car les tirs se répercutaient dans la vallée. L'engagement a duré au moins deux bonnes heures. Finalement, le peu de rescapés du détachement ennemi s'est retiré. Ils ont eu une vingtaine de tués. Quand nous sommes rentrés au Pont de l'Infernet, nous avons appris que nos groupes mobiles étaient attaqués de toutes parts. Sur Bourg d'Oisans, sur Oris, au col du Glandon. Tout le monde était sur le pied de guerre. Cette fois, les boches avaient décidé de se débarrasser de nous, comme ils l'avaient fait au Vercors. On entendait des explosions un peu partout. C'étaient nos groupes de sabotages qui faisaient sauter les routes pour freiner l'offensive allemande.
Deux camions nous ont embarqués pour aller jusqu'à Oris en Rattier, avec armes et bagages, nous étions **le 8 août**. Nous avons tous eu des armes, des fusils mitrailleurs Bren, des mitraillettes Sten ou des pistolets mitrailleurs et des grenades. Nous avions même une mitrailleuse Hotchkiss qui datait de 1940. Nous avons pris position dans un petit bois et nous avons attendu. Puis l'ordre est arrivé de remonter jusqu'à Lavaldens où nous nous sommes embusqués autour de l'Eglise et derrière le mur du cimetière. Là nous avons vu une colonne importante de soldats ennemis qui se dirigeait vers la haute montagne. Nous les avons eu en ligne de mire, mais nous n'avons pas eu l'ordre de tirer.
Les consignes étaient très strictes ; surtout ne pas attaquer à proximité des villages, afin d'éviter des représailles envers les habitants. Nous avons reçu un ordre de nous regrouper sur La Morte, un petit hameau de quelques habitants, que nous avons regagné à pied. Nous avons pris position sur une hauteur. La section Porte est venue nous rejoindre et s'est installée au lac du Poursollet à quelques centaines de mètres de nous. Nous étions tous en alerte, et des

guetteurs ont été postés un peu partout. Puis, le 11 août, dans la matinée, nous avons entendu des voix vers le bas. En regardant bien, nous avons aperçu des lueurs. Le soleil brillait et les lueurs que nous apercevions, c'était la réverbération des casques. Nous avons nettement entendu des ordres donnés en Allemand. Il ne fallait pas les laisser approcher. L'adjudant Marceau a donné ses ordres et j'ai été gratifié d'un fusil mitrailleur avec une musette de munitions, ainsi que trois autres copains, tous les autres avaient des mitraillettes et des grenades, et nous nous sommes déployés sur toute la hauteur. Tout à coup, la fusillade éclate sur notre droite. C'était la section Porte qui était attaquée. Tout de suite après c'était à notre tour d'être sous le feu ennemi. Nous avons riposté et nous nous sommes rendus compte que c'était plusieurs compagnies, soit environ 600 hommes que nous avions en face de nous. Il fallait tenir coûte que coûte. Le bruit de mitraille était infernal. Les boches avaient des mortiers et chaque projectiles enflammait les sapins, nous étions dans un vrai brouillard. La section Porte s'est rabattue sur nous, ou plutôt ce qui en restait, car eux ont été surpris et ont eu 17 tués.

Chez nous, on comptait quatre ou cinq morts. Nous nous battions à un contre dix. La lutte devenait inégale, et nous étions presque encerclés, il y avait des boches devant nous, derrière nous, il ne nous restait qu'une étroite issue. Marceau a ordonné l'ordre de repli en disant « tous sur le Taillefer ».

Les fusils–mitrailleurs dont je faisais partie devaient protéger le repli. Nous sommes restés à quatre à vider nos chargeurs l'un après l'autre et chacun notre tour pour nous permettre de remettre les chargeurs dans les fusils. J'ai vu le copain qui se trouvait à ma droite tomber, touché à mort. Nous n'étions plus que trois et le seul gradé qui était avec nous était le sergent Coudret, un gendarme de Vizille et un nommé Tosi de Rioupéroux. Coudret nous a dit « sauve qui peut » et nous sommes partis en courant dans les taillis. Il était temps car les boches avançaient au lance–flammes. Nous avons couru autant que nous pouvions, et, au bout d'un bon moment nous avons aperçu à travers les arbres, deux gars qui rodaient. Le sergent Coudret à crié « Halte là ! ». Les gars ont levés les bras en disant « section Porte ». C'étaient deux gars qui cherchaient le lieu de rassemblement, et qui s'étaient égarés. Nous cherchions le fameux « Taillefer » qui est une montagne de près de 3000 mètres, mais dans la forêt de sapins, on ne se rendait compte de rien. La fusillade s'était arrêtée, mais nous entendions deci delà des rafales de mitraille assez éloignées.

Le soir arrivait et il fallait bien se rendre à l'évidence, nous étions perdus. Nous avons marché jusqu'à la nuit. Nous avons dormi dans une espèce de grotte. Moi, je me souviens ne pas avoir fermé l'oeil de la nuit. Le lendemain nous sommes repartis en restant dans le haut pour ne pas être surpris . De toutes façons nous avions nos fusils mitrailleurs, mais plus aucune munitions. Ces engins étaient lourds à porter, ils pesaient 10 kilos.

Nous avons passé 5 jours et 5 nuits perdus dans la montagne et rien à manger, que quelques mures et de l'eau. La nuit, nous nous serrions les uns aux autres pour ne pas avoir froid, car malgré le mois d'août, il faisait très froid la nuit, et très chaud le jour. Nous sommes arrivés sur un découvert le 16 dans l'après midi et nous avons aperçu de la fumée au loin. Il y avait donc de la vie de ce coté là. D'après l'avis du sergent Coudret, cette fumée venait de Rochetaillée. Il fut décidé de rester où nous étions et l'un de nous est parti pour aller se rendre compte de ce qui se passait là–bas. L'attente de son retour nous parut interminable. Dans la bagarre, j'avais perdu ma montre–bracelet et je demandais l'heure à chaque Instant.

Soudain nous avons entendu un appel : ohé, les gars, on arrive ! C'était le copain qui revenait accompagné de 3 ou 4 gars d'une autre section. Nous entendions des explosions de temps en temps et des bruits de bagarre au loin. Nous avons suivi les gars et sommes arrivés à Rochetaillée où se trouvait tout l'état major et 3 ou 4 sections. Nous avons été pris en charge par le service médical et nous avons mangé un petit morceau de pain avec un café. Il fallait se réalimenter tout doucement, et c'étaient les toubibs et les infirmières qui nous donnaient à

manger. Personne n'avait de nouvelles de la section Marceau, mais nous avons appris une très bonne nouvelle : les Américains avaient débarqué dans le midi depuis le 15 août et remontaient la vallée du Rhône à toute vitesse. Les boches sentant leur fin prochaine, tiraient à coup de canon sur Oz et Vaujany. Ces deux villages étaient en feu. Nous nous sommes tous regroupés à Allemont et, rescapés de la section Marceau, nous avons été affectés au groupe mobile n°1 commandé par le lieutenant Perrier. Nous nous sommes tous cachés dans les taillis qui brodaient la route qui venait de Bourg d'Oisans et lorsqu'une importante colonne boche est arrivée, l'ordre d'ouvrir le feu a été donné. Grand tintamarre. Les boches surpris ont stoppé net. La bagarre a duré plusieurs heures et finalement, ils sont fait demi-tour, vers Bourg-d'Oisans, dans l'espoir de regagner l'Italie. Mais ils ont dû se faire accrocher par les groupes mobiles qui attendaient un peu plus loin.
Nous avons gardé nos positions à l'entrée de Rochetaillée. Puis, une information est arrivée. Une très grosse colonne ennemie remonte la vallée de la Romanche, sans doute dans l'espoir de rejoindre ceux qui se dirigeaient sur Bourg d'Oisans. Nous avons reçu l'ordre de les attendre. Deux autos blindées sont arrivées, qui étaient les éléments avancés de la colonne. Elles ont été accueillies à coups de grenades et de tirs de fusils mitrailleurs. L'une d'elle a pris feu tandis que l'autre faisait demi-tour. Le capitaine Lanvin a donné ordre à tout le monde de monter dans les camions qui nous attendaient et de poursuivre les boches dans la vallée.
Nous étions **le 22 août**.
La poursuite est entamée et les boches, refusant le combat, filent vers Vizille et Grenoble. Nous traversons les villages de Livet, Riouperoux, Gavet, Séchilienne. Les drapeaux tricolores apparaissaient aux fenêtres. Mais le groupe mobile n°2, à l'affût au Péage de Vizille, ouvre le feu sur la colonne boche, qui est immédiatement stoppée. Nous arrivons derrière en tirant sur eux sans répit. Ils étaient coincés et se sont tout de suite organisés en position de combat. La bataille a été rude. Nous avons pris position sur la hauteur à la Croix du Mottet et de là, nous les arrosions de mitraille. Il y avait une fumée très dense. Un nommé Martinez a été tué à quelques mètres de moi et tout de suit remplacé par un autre copain. Quelqu'un a crié : « Les Américains sont à Laffrey ! ».
On s'en est vite aperçus car ces andouilles là, entendant la fusillade, ont tiré des coups de canon dans notre direction, tuant plusieurs copains et, entre autre, le chauffeur à Lanvin, un indochinois qui a été littéralement coupé en deux par un obus américain, Lanvin était dans une colère folle. Une estafette est partie à moto jusqu'à Laffrey, pour dire aux américains de cesser de tirer.
La bataille continuait et nous avons eu ordre de nous diriger rapidement jusqu'à un hameau qui se trouvait à côté, qui s'appelait Le Rivoirand.
Il a été signalé que les boches s'infiltraient par ce côté là. Nouvelle fusillade et les boches ont reculé. Ils étaient pris dans une souricière. Le groupe mobile n°1 a reçu l'ordre de filer dans Vizille, pour nettoyer la ville des boches qui restaient encore. Nous avons traversé le parc du Château de Vizille et tiré quelques salves dans les fenêtres du château. Ce qui eut pour but de faire sortir l'état major ennemi. Quel plaisir nous avons eu de voir sortir ces rats, les bras en l'air avec des chiffons blancs. C'est avec plaisir que nous leur avons craché à la figure.
Puis nous avons pénétré en ville. Les gens nous acclamaient. Vizille est constituée d'une multitude de petites rues étroites et de venelles en cul de sac. Dans chaque rue, nous envoyions des salves de pistolets mitrailleurs en l'air et aussitôt sortaient des cours, des boches les bras en l'air en agitant un drapeau blanc.
Le soir, vers 19 heures, la ville était entièrement nettoyée. Nous avons appris que Grenoble était également libérée par les groupes du maquis de l'Oisans qui se trouvaient en ville. Il y avait un monde fou à Vizille, les femmes, les hommes et surtout les filles nous embrassaient. Nous n'étions pourtant pas très appétissants : tous avec des vêtements déchirés, égratignés un

peu partout, par les plongeons que nous avions dû effectuer dans les fourrés lors de la bagarre. Le sang était séché dans nos barbes de deux jours. Nous avons ensuite regagné le parc du château et notre section, a eu ordre de cantonner à l'école d'horticulture. Ce fut la grande toilette, car nous en avions besoin. Tout à coup ,une information nous a été donnée. L'adjudant Marceau venait de descendre, avec le restant de la section, du Taillefer et se trouverait à Livet. Étant donné que, avec Coudret et Tosi, nous faisions parti de la section Marceau, l'ordre nous a été donné de rejoindre notre unité pour le lendemain dans la matinée. En attendant, notre toilette terminée, nous avons été sur la place du château, danser, sympathiser avec les habitants.

Le lendemain, 23 août, nous avons eu ordre de nous retrouver tous devant le monument aux morts de Vizille à 10 heures du matin. Là, il y avait la foule, et c 'était là que nous avons vu les premiers Américains qui étaient descendus de Laffrey à bord de deux Jeeps. Nous avons eu droit à un discours, prononcé par Vauban, nouveau préfet de l'Isère. Je me souviens des dernières paroles qu'ils a prononcées à notre égard « Soldats sans uniforme de l'Oisans, nous sommes fiers de vous, car vous venez d'inscrire vos noms en lettre d'or, dans le grand livre de l'histoire de France !!! ».

Ces paroles nous ont galvanisés et remplis de fierté. Mais toute joie a ses revers. Nous avons rejoins l'école d'horticulture de Vizille où nous attendait une camionnette pour nous ramener à la section Marceau. Arrivés à Livet, l'adjudant Marceau nous a accueilli, en pleur. Il nous appris que 10 de nos copains de la section, dont mon copain Abramoff avaient été arrêtés par les boches et massacrés après interrogatoire. Lors de l'attaque de La Morte, quand Marceau a crié « tous sur le Taillefer », une douzaine de copains ne l'ont pas suivi et sont redescendus à Gavet et se sont réfugiés dans leurs famille. Quand les boches ont remonté la vallée de la Romanche, ils ont perquisitionné chez les habitants et étaient accompagnés par un civil qui avait mis sur son visage un masque de carnaval pour ne pas être reconnu. C'était un type de notre section, qui était à la solde des Allemands qui se nommait Blanc. Il a piloté les boches dans les familles des maquisards qu'il connaissait bien et la plupart de nos copains ont été pris. Leurs corps ont été retrouvés dans un charnier à Séchilienne.

L'enterrement a eu lieu le **23 août** dans l'après-midi. C'était une cérémonie très impressionnante. Les dix cercueils drapés de tricolore étaient alignés dans le choeur de l'Eglise. C 'est l 'Abbé Beja, curé du maquis, accompagné de deux autres curés, qui ont célébré l'office. Tout le monde pleurait même les curés.

Nous étions quatre à porter un cercueil, toute la section a participé au portage des corps jusqu'au cimetière, où ils ont été alignés le long du mur. Deux officiers, accompagnés du capitaine Lanvin, ont tiré une salve d'honneur.

Nous sommes tout de suite redescendus à Vizille, rejoindre l'école d'horticulture, où étaient cantonnés plusieurs sections, et nous avons couché sur des matelas qui avaient été apportés là, on ne sait par qui ?

Le lendemain nous avons eu la surprise de toucher notre paie, car il nous avait été promis que nous toucherions 5 francs par jour. J'ai eu le plaisir de toucher 480 francs.

Notre maquis, composé de 1.500 hommes, dont 183 sont tombés au combat à tout de même fait 2000 prisonniers avec tout leur matériel. Lorsque nous sommes sortis en ville, l'après midi, les Américains étaient arrivés en force ainsi que les éléments avancés de la 1ère armée de la France Libre.

L'attitude des gens avait changé vis à vis de nous. Il n'y avait que les Américains qui comptaient avec leur beaux costumes impeccables. Les filles n'avaient de regards que pour eux. Nous, nous ne comptions déjà plus.

Nous étions déçus. De plus, nous croisions des officiers et sous officiers que nous n'avions jamais vus, et qui voulaient nous faire croire qu'ils étaient dans le maquis. C'était faux, ils avaient tout simplement vécu tranquillement chez eux pendant toute l'occupation et

maintenant qu'il n'y avait plus rien à craindre ; ils avaient ressorti leurs costumes de sous officiers.
Il y a même des gens qui ont reconnu des miliciens, qui avaient revêtu l'habit militaire français. Et ce sont tous ces trouillards qui ont obtenu des citations et des médailles.
Nous, qui n'avons jamais rien demandé, n'avons jamais rien eu. Sauf l 'honneur d'avoir fait notre devoir et de garder pour nous le souvenir d'une formidable épopée. Pour en revenir à notre groupe, nous étions plusieurs à demander une permission pour aller revoir notre famille dont on était sans nouvelles depuis bientôt six mois ! La seule réponse que nous avions était de partir à Pont de Claix pour s'enrôler dans le bataillon de l'Oisans qui était en formation.
Je me souviens d'un lieutenant que nous n'avions jamais vu, qui a dit ceci :
– « Le premier qui quitte le secteur sera considéré comme déserteur et puni comme tel !! ».
Le soir du 25, un gars qui était fouinard, vient nous rejoindre à notre campement et nous dit qu'il avait trouvé un camion qui partait à 4 heures du matin à Versailles, pour y chercher, je crois, des pièces moulin. Le chauffeur pouvait prendre cinq gars dans son camion et demandait 100 francs par tête !
Le lendemain matin, sans faire de bruit, nous avons quitté le camp et à la sortie de Vizille, le camion était là. Nous étions cinq. Deux instituteurs de Valence, un gars de Gennevilliers, un d'Aubervilliers et moi-même.
Je ne me souviens pas exactement l'itinéraire que nous avons pris, mais je me rappelle que les deux instituteurs sont descendus à Vienne pour faire de l'auto-stop. L'un d'eux était marié et sa femme avait accouché pendant qu'il était au maquis. Il avait hâte d'être arrivé. Après nous avons dû passer par Clermont Ferrand et Orléans. Nous avons rencontré énormément de convois américains qui montaient sur Paris.
Nous sommes arrivés à la gare Versailles-Chantiers, qui avait été bombardée quelques semaines avant.
Le camionneur nous a déposés aux Moulins Chaudé qui était son point d'arrivée. Là, nous nous sommes séparés et je me suis dirigé sur la pièce d'eau des Suisses où j'ai eu la chance de trouver une camionnette qui allait à Maule. Le chauffeur m'a déposé à Villiers St Frédéric. La nuit tombait et j'ai gagné Neauphle le Vieux et suis arrivé chez le boulanger Gilbert, qui bien sûr, a été très surpris de me revoir. J'ai été très bien accueilli, et j'ai été très rassuré quand il m'a dit que rien de grave ne s'était passé dans la région de La Queue. Par contre, 4 personnes ont été fusillés à la gare de Montfort le 23 août, soit trois jours plus tôt et qu'une bande de ces barbares rodaient toujours dans le coin. Je suis parti de Neauphle, le lendemain matin, après avoir repris ma petite valise en bois que j'avais laissée ainsi que mon réveil matin. Le boulangé m'a prêté un vélo et je suis parti vers La Queue en passant par le chemin de la porte de Vicq. On m'avait prévenu que, une demi douzaine de boches rodaient dans le bas de Neauphle, c'est pourquoi j'avais pris ce chemin.
Arrivé à mi-chemin entre Neauphle et Vicq, j'ai entendu des coups de feu et des balles siffler. La roue avant du vélo est tombée dans une ornière et je ne sais pas combien de temps je suis resté allongé. J'avais de la terre et de l'herbe dans la bouche. J'entendais le tic tac de mon réveil dans ma musette, je n'étais donc pas mort !!!
Quand je suis remonté sur mon vélo, j'ai pédalé autant que je le pouvais et j'ai gagné Galluis. Je me suis arrêté à la propriété Frey où j'ai aperçu mon père qui y travaillait. La surprise a été grande pour lui de me revoir et il était très content car il a quitté son travail pour rentrer avec moi à la maison. Quand ma mère m'a revu, je me souviens de ses paroles « mon cochon, tu peux dire que tu nous en as donné du soucis, ne pas savoir où tu étais !!! ».
Dans le pays, tout le monde me demandait d'où je sortais. Je me souviens d'une fille, un peu simple, la fille Loiseau à qui j'ai fait croire que j'avais sauté en parachute au dessus de La Queue. Cette imbécile a raconté ça partout !!!

Les Américains défilaient en convois important et se dirigeaient sur Paris et au-delà. Au bout de 3 jours avec un copain de Neauphle le Château qui avait mon âge, nous décidons d'aller jusqu'à Versailles pour nous engager, car la guerre n'était pas finie. Arrivés devant la caserne de Limoges, il y avait au moins une trentaine de gars qui faisaient la queue pour s'engager.
Quand notre tour est arrivé, le sous-officiers qui a pris nos papiers, nous a demandé ce que nous venions faire ici. Vous êtes de la classe 44, vous allez être appelés dans les semaines qui viennent, ce n'est pas la peine de venir encombrer les casernes, il n'y a pas d'habillement, retournez chez vous et attendez.
J'ai répondu que j'arrivais du maquis et que mes camarades s'étaient engagés, et que voulant revoir ma famille, c'était mon devoir maintenant que j'étais tranquillisé, de faire comme eux.
– « Il fallait y rester », m'a t il répondu !
Il fallait bien se rendre à l'évidence, il n'y avait rien à faire, que d'attendre d'être appelés !
En attendant, il fallait trouver du travail. Il n'y avait rien en boulangerie, toutes les places étaient prises, et ça ne me disait rien de travailler dans les jardins avec mon père.
Le hasard fait que, rencontrant un copain de Galluis qui était boulanger comme moi et qui, comme moi, ne trouvait pas de travail dans le métier, me dit qu'il venait de se faire embaucher comme temporaire aux PTT.
– « Viens avec moi, si tu veux, et je te présente au conducteur de travaux qui cherche du personnel ».
Et c'est comme ça que je suis rentré dans cette administration, avec l'espoir de ne pas y rester longtemps, car j'espérais soit avoir du travail en boulangerie, soit être appelé sous les drapeaux.
En décembre, un décret est voté, ordonnant aux jeunes gens des classes 44 et 45, d'effectuer leur préparation militaire, deux demi-journées par semaine pendant trois mois. Il avait été créé un centre d'instruction à La Queue et un autre à Montfort, avec des officiers de réserve comme instructeurs. Il fallait faire des marches d'environ 30 kilomètres avec une musette de sable de 10 kg sur le dos, où des tirs dans les stands aménagés. Cela me rappelait le maquis, mais je me gardais bien de dire un seul mot là dessus, de peur d'être considéré comme déserteur, comme il avait été dit par un sous officier de Vizille. Puis arriva le mois de février, où nous avons été envoyés à la caserne de Rambouillet pour deux jours, afin d'y effectuer le parcours du combattant. Il y avait comme épreuve, entre autre, le fameux saut de la sablière. Il s'agissait de s'élancer le plus vite possible pour faire le meilleur saut. Plus on prenait d'élan, plus on retombait plus bas, dans le sable. En bas de cette sablière, il y avait une ambulance, pour récupérer ceux qui se blessaient. Il y en avait un qui s'était coupé la langue en retombant. Moi, je suis tombé sur le dos, et j'ai eu du mal à reprendre mon souffle. Il voulaient m'embarquer dans l'ambulance, mais j'ai récupéré et je suis reparti. Cette épreuve a été supprimée, à la suite de protestations de la municipalité de Rambouillet. Pendant ce temps-là, la guerre continuait et les troupes franco-américaines piétinaient en Alsace. Je continuais à travailler aux PTT, toujours en attendant d'être appelé, lorsque au mois d'avril 1945, un décret loi est voté, qui déclarait que les jeunes gens des classes 44 et 45 étaient considérés comme ayant satisfait à leurs obligations militaires et que, par contre, la classe 1943 était appelée sous les drapeaux. J'étais en colère, car vis à vis de mes copains du maquis qui avaient continué, je me sentais plutôt un lâche.
Puis, arrive **le 8 mai 1945**.
Ce jour là, nous travaillions le long de la voie ferrée à Raville (à coté de Chérisy) lorsque le chef d'équipe arrive en courant en nous annonçant que la guerre était finie.
– « Tout le Monde dans le camion, on rentre à La Queue pour faire la fête ».
Nous nous sommes retrouvés quelques copains et nous avons été sonner la cloche de l'Eglise à toute volée. Le curé nous a apporté du vin de messe pour nous encourager. Il faisait très chaud, et pour ma part, j'ai bu une bouteille à moi tout seul. L'effet n'a pas tardé à se faire

sentir. J'avais attrapé ma cuite avec Louis Bord (un copain qui travaillait chez mon père) et nous avons remonté la côte de la rue des Pombelles à quatre pattes. Arrivés à la maison, (ma mère avait fait un clafoutis aux pommes qu'elle avait mis à refroidir sur les marches), ma vue n'étant pas très nette, j'ai mis le pied en plein dans le plat. La gâteau était fichu !!

La guerre était donc finie, cette guerre qui a gâché toute ma jeunesse et je n'étais pas le seul dans ce cas. Ma marraine de guerre avait contracté une pleurésie et était soignée à Berk, ce qui fait que nous ne nous sommes jamais revus.

Je n'avais jamais repris contact avec les anciens du maquis, et ce n'est que 36 ans plus tard, pensant à demander ma carte de combattant, que je me suis hasardé à écrire au capitaine Lanvin. Mais je craignais qu'il ne m'envoie promener étant donné mon départ précipité. Bien au contraire, il avait une mémoire extraordinaire et s'est très bien rappelé de moi.

Quand je suis retourné dans la région de Grenoble, j'ai retrouvé beaucoup d'anciens copains, mais nous ne restons que quatre sur quarante de la section Marceau. Entre nous, s'est nouée une solide amitié fraternelle. Nous ne parlons pas de notre épopée. Ce que nous avons fait, nous le gardons pour nous, puisque les pouvoirs publics ont toujours voulu nous ignorer.

Ils continuent à s'accaparer pour eux des titres de résistance qu'ils n'ont jamais fait. Mais quand une notabilité peut faire figurer sur sa carte de visite « Médaillé de la résistance », ça lui donne un certain prestige auprès des administrés.

Malgré tout, il est peut être utile que les jeunes le sachent afin qu'ils connaissent le prix qu'ont payé les aînés pour qu'ils vivent en Liberté.

Le colonel Lanvin a écrit un livre « Liberté Provisoire » dans lequel il relate tous les détails de notre aventure, et ce livre mérite d'être lu.

En écrivant ces anecdotes, je n'ai pas fait de littérature, elles sont racontées telles qu'elles se sont passées, et, bien sûr, tout n'a pas été dit, soit avec intention, car il y a des choses qu'on ne doit pas dire, soit par oubli, car cinquante ans après, il est permis d'avoir des trous de mémoire.

Robert MULOT